

Agadir 1960

V

L'ESPOIR

*« Vous me cherchez et vous me trouverez,
parce que vous m'aurez recherché de tout votre
cœur »*

JÉRÉMIE, 29-13.

Le deuxième jour, mercredi 2 mars, se leva sur les ruines, blafard et brumeux, vers 6 h 30.

Les plus favorisés des rescapés avaient passé la nuit à la base aéronavale. La plupart des autres s'étaient reposés quelques heures sur un matelas ou à même le sol, près de leur maison, qu'elle soit en ruine ou encore debout, mais en tout cas personne n'avait dormi sous un toit.

La brume qui couvrait encore l'océan était déjà soulevée par les rayons du soleil dont le disque rouge montait à l'horizon. Émergeant peu, à peu du voile, sur l'admirable plan d'eau de la rade, des silhouettes caractéristiques : c'est l'escadre !

Partie des Canaries la veille au soir, l'escadre de la Méditerranée avait mouillé avant le jour devant Agadir.

Le vice-amiral Georges Cabanier la commande, et le croiseur

Colbert porte sa marque. Les escorteurs *Châteaurenault*, *Kersaint*, *Vauquelin*, *Maillé-Brézé*, *Chevalier-Paul*, *La Bourdonnais*, et *d'Estrées* l'entourent.

Le *Gascon*, le *Basque*, le *Lorrain*, le *Picard*, escorteurs rapides et deux sous-marins, sont encore loin, venant de Santa Cruz.

Assez loin, l'imposante silhouette du porte-avions *La Fayette*. Les bâtiments lourds et de fort tirant d'eau restent loin de la côte, au-delà des fonds de 10 mètres. Au cours de la nuit, alors que les navires faisaient route vers Agadir, les commandants avaient reçu des instructions de prudence : les fonds avaient été sondés attentivement dans la crainte qu'un bouleversement sous-marin ne les ait modifiés, le bruit en ayant couru.

Les sondeurs de l'un des bâtiments de l'escadre avaient indiqué, lorsqu'il était à 40 milles au large d'Agadir, des fonds de 15 mètres, alors que les précédents sondages mentionnaient 500 mètres. Mais on s'aperçut rapidement qu'il s'agissait d'une erreur de lecture des sondeurs.

La présence de l'escadre, s'ajoutant à celle de la base, c'était pour les rescapés l'impression qu'on venait en force à leur secours, impression qui s'était déjà fait jour la veille avec le carrousel aérien incessant.

Dès que les bâtiments furent au mouillage, l'amiral Cabanier et plusieurs officiers de son état-major se rendaient immédiatement à terre à bord d'une vedette afin de prendre contact avec les organismes chargés de coordonner les opérations de sauvetage et de déblaiement.

Il est 7 h 15 lorsque l'amiral Cabanier est accueilli par le capitaine de frégate Thorette qui lui fait un compte rendu succinct de la situation.

À bord du *Colbert*, durant la nuit, l'amiral avait organisé le plan des opérations. Il devait disposer de deux P.C. Un P.C.-Bord (croiseur *Colbert*) pour les décisions d'ordre général ; un P.C.-Terre pour l'organisation des secours et la liaison avec les autorités locales.

Selon le plan établi, les compagnies de débarquement des bâtiments sont parées à partir depuis 7 heures des équipes de vingt hommes encadrés sont en outre prévues quinze cents hommes pourront être débarqués ; ils porteront des masses pour casser le béton, des cisailles, des chalumeaux oxycoupeurs, des lampes-torches, du fil d'acier.

Le P.C. de l'escadre était donc organisé à terre ; il s'installait à proximité de l'immeuble des Travaux publics et prenait en main la direction des équipes de sauvetage et de déblaiement.

Par ailleurs, sur le *Colbert*, depuis 7 heures fonctionnait le P.C.-Bord qui dirigeait l'ensemble des opérations de débarquement et assurait toutes les transmissions, notamment entre Agadir et les ministères du gouvernement marocain à Rabat.

Dès 8 heures du matin, les compagnies de débarquement étaient envoyées à terre sous les ordres du capitaine de frégate de Joybert, renforcées par d'importants détachements des bâtiments. Dans les premières heures de la journée, près de deux mille marins de l'escadre participaient aux travaux de sauvetage et de déblaiement.

Un outillage important et du matériel de sauvetage et d'hébergement étaient débarqués ainsi que des tonnes de denrées diverses. Les boulangeries de bord fabriquaient du pain sans discontinuer.

Pour accélérer le transport des vivres, tous les bâtiments avaient reçu l'ordre d'amener leurs stocks sur le porte-avions *La Fayette* d'où ils seront transportés à Inezgane par les trois hélicoptères du porte-avions.

En accord avec les Travaux publics, le personnel de l'escadre est affecté au quartier européen. Chaque compagnie de débarquement se voit confié un secteur; au fur et à mesure des besoins, les équipes supplémentaires seront amenées en renfort.

En fait, dès 10 heures du matin ces équipes supplémentaires seront déjà débarquées.

Sur le plan médical, l'escadre envoyait à terre dix-sept médecins et trente-deux infirmiers.

Toutes les servitudes du port étaient assurées par le personnel des navires.

De son côté, l'escorteur côtier *Goumier* fait route sur Agadir venant de Casablanca, où l'escorteur *Malgache* et les LST *Laïta* et *Odet*, d'Arzew, qui devaient participer à des exercices avec l'escadre sont attendus incessamment ; ils seront placés sous les ordres du contre-amiral Granger-Veyron, commandant la Marine française au Maroc, pour assurer des transports éventuels de moyens lourds sur Agadir.

Dès son arrivée sur rade, le *Goumier* a été chargé de sonder les alentours de la zone de mouillage ; rien d'anormal ne sera observé quant aux fonds.

En même temps, les plongeurs démineurs du *Colbert* sondent les fonds des bassins du port.

Il est absolument impossible aux bâtiments, même les plus légers, d'entrer dans les bassins.

En effet, sur les terre-pleins, les dégâts sont importants une partie des quais a glissé sur une grande longueur, tant au port de pêche qu'au port de commerce.

Les hangars d'aconage ainsi que la halle aux poissons dont les armatures sont constituées par des charpentes métalliques sont debout, mais les murs de remplissage en maçonnerie sont lézardés ou effondrés par endroits.

Les grues montées sur doubles rails sont inutilisables certaines penchent dangereusement, l'un des rails s'étant affaissé avec le sol de 10, 20, parfois 50 centimètres. D'autres grues, déséquilibrées, se sont renversées.

Seul le *Basque* franchira la passe au début de l'après-midi il sera chargé d'assurer le ravitaillement en eau des équipes à terre et facilitera aussi la répartition du matériel débarqué aux camions de la base d'Agadir qui attendent.

L'un des premiers problèmes inquiétants qui se posèrent fut celui de l'eau.

Déjà, dans la nuit tragique, les conduites ayant été rompues, la ville en était privée. La base aéronavale disposait heureusement de trois puits équipés de stations de pompage. Dans la nuit et durant toute la journée de mardi, les citernes de la base avaient distribué l'eau un peu partout.

La base aérienne française de Marrakech avait envoyé plusieurs citernes ; l'amirauté de Casablanca également.

Un caboteur hollandais, le *Mintaka*, parti de Casablanca, était arrivé ce mercredi 2 mars à 6 heures, au port d'Agadir. Il amenait cent tonnes d'eau potable.

Les fonctionnaires de l'ambassade des Pays-Bas étaient à bord et prenaient de leur côté les mesures nécessaires pour venir en aide à leurs ressortissants sinistrés.

Les télécommunications civiles étaient pratiquement coupées depuis le 29 février à 23 h 40. Immédiatement, les services de la Marine française à Casablanca avaient envoyé deux ensembles émetteur-récepteur pour parer au plus pressé, bien que le poste de la base fût intact.

Une entente était rapidement réalisée entre l'escadre et le ministère des P.T.T. marocain : en attendant le rétablissement

des communications civiles, tout le trafic téléphonique se fera par la radio militaire française, par le P.C.-Bord du *Colbert*.

Le P.C.-Bord assure notamment la liaison entre la direction des Travaux publics d'Agadir et le ministère à Rabat par l'intermédiaire de la Marine nationale à Casablanca.

Ainsi les demandes de matériel et de personnel parviendront à la capitale du royaume dans les plus brefs délais.

Le *Colbert tient* au courant du déroulement des opérations le ministère de la Marine à Paris.

C'est également le P.C.-Bord croiseur *Colbert* qui permet aux envoyés spéciaux des agences de presse, de la radio et de la télévision de passer leurs dépêches et une liaison directe entre le *Colbert* et les studios de la R.T.F. à Paris est assurée par l'intermédiaire de la station militaire de Saint-Lys Radio.

Depuis le début de la journée du 1^{er} les journalistes n'ont cessé d'affluer, venant de France, d'Angleterre, d'Italie par avions spéciaux parfois, jusqu'à Casablanca, puis jusqu'à Agadir en voiture de louage, et depuis la veille ils retransmettent sans cesse des dépêches à leurs rédactions.

Et cette deuxième journée sera celle des nouvelles.

Depuis trente-six heures, les rescapés sont isolés du monde normal : celui où l'on dort dans un lit, où l'on a une maison.

Avec les premiers «visiteurs» arrivent les premiers journaux. Les sinistrés, qui depuis la catastrophe se demandaient si l'on viendrait à leur secours, regardent avec de grands yeux ébahis les titres qui s'étalent en caractères d'affiche sur huit colonnes à la «Une» de tous les quotidiens.

«LA TERRE TREMBLE À AGADIR (MAROC) : centaines de morts et de blessés...» titre *France-Soir*.

«AGADIR, PLUS DE CINQ MILLE VICTIMES, MORTS ET BLESSÉS... La ville aux trois quarts détruite...» titre *le Petit Marocain* (Casablanca).

«AGADIR LA BELLE, À REBATIR PIERRE PAR PIERRE...» titre *l'Aurore*.

Jamais les habitants de la malheureuse cité aux trois cents jours de soleil n'auraient pensé susciter un jour tant d'intérêt ! En Europe, leurs familles, affolées, sont dans l'angoisse.

Aujourd'hui commencent aussi à arriver des Casablancais

venus soit aider des parents ou amis, soit, hélas ! rechercher des disparus.

On voit aussi arriver des envoyés des administrations centrales ou des sièges et directions d'entreprises commerciales et industrielles, venus faire le point. Car à côté du malheur humain, il y a les pertes matérielles et l'avenir : il faut sauver ce qui peut être sauvé.

Plusieurs établissements bancaires qui étaient installés dans des immeubles entièrement détruits ont perdu toutes leurs archives. Ne parlons pas des valeurs : elles sont en principe dans les coffres et seront récupérées un jour, peut-être.

Il y a aussi la situation de l'industrie de la conserve et de l'armement à la pêche : des industriels et administrateurs de ces sociétés et entreprises sont arrivés par avion pour faire une première estimation des dégâts subis par les usines et envisager les mesures à prendre.

En fin de matinée, l'avion de la compagnie Royal Air Maroc qui amène S.À.R. le prince Moulay Hassan, chargé par le roi de la direction des opérations, s'arrête devant le hangar de l'aéroport civil.

Le prince, en tenue de toile kaki, est accompagné de son frère, le prince Moulay Abdallah, de la princesse Aïcha, présidente de l'Entraide nationale, de la princesse Malika, présidente du Croissant-Rouge, du ministre de la Défense nationale, du ministre des Travaux publics, de M. Driss Slaoui et du colonel Oufkir, aide de camp du roi.

Ces personnalités de haut rang vont bientôt troquer leurs costumes de voyage contre la tenue militaire de campagne, pour participer, chacune dans le cadre de ses attributions, à l'organisation du sauvetage et à l'hébergement des sinistrés.

Sur l'aire bétonnée, d'autres personnalités sont venues prendre contact avec le prince, et notamment l'amiral Cabanier, commandant l'escadre, l'amiral Granger-Veyron, commandant la marine au Maroc et le général Ernoul de la Chénélière, commandant les troupes françaises au Maroc.

Depuis le séisme, le bruit court que l'entente n'est pas parfaite entre les autorités françaises et marocaines.

Pendant que le prince Moulay Hassan s'entretient avec les personnalités, un journaliste demande à l'amiral Granger-Veyron : «Amiral, comment se présente la collaboration entre les autorités marocaines et la Marine française ?» — «Pour

l'instant, comme cela ! » répond l'amiral en joignant ses deux mains. En haut lieu, donc, il semble qu'il n'y ait aucun désaccord entre Français et Marocains.

Immédiatement, les personnalités françaises et marocaines prennent place dans les voitures.

Au P.C. du prince, installé dans les locaux de l'Administration civile d'Agadir banlieue, dans la bourgade d'Inezgane, se tiendra une très importante séance de travail.

Dans le jardin intérieur des locaux de l'Administration civile d'Inezgane, une tente caïdale a été dressée qui servira de salle de réunion et, dans le fonds du jardin, plusieurs tentes coniques à l'usage du prince Hassan. L'héritier du trône, qui prend, à compter de ce jour, le commandement des opérations, prend également possession de ce campement où il résidera pendant quelques semaines peut-être.

Autour de Moulay Hassan se trouvent son frère Abdallah, ses deux sœurs L.L. Malika et Aïcha, et quelques officiers supérieurs marocains. Il est midi, il fait très chaud. C'est à ce moment que le capitaine de frégate Thorette se présente au prince. Le commandant est sur la brèche depuis près de quarante heures ; en quelques mots, il fait connaître au prince l'aide qu'il est en mesure de lui fournir. Toujours affable, Moulay Hassan prie le commandant d'assister au briefing qui va commencer.

C'est le colonel Oufkir, aide de camp du roi, qui parle le premier et expose au prince ce qui a été fait en appuyant ses dires de documents qu'il étale sur la table. Le commandant Thorette reconnaît les photos aériennes marquées de sa main au crayon gras, qui ont servi la veille à organiser les sauvetages avec les équipes de marins et les ingénieurs des Travaux publics.

Le colonel Oufkir ayant terminé son exposé, c'est Moulay Hassan qui parle maintenant.

Le prince dit tout d'abord que, même devant une grande catastrophe, il faut savoir perdre une heure pour réfléchir. Puis il expose à tous les techniciens présents ce qui a déjà été décidé : la création d'une véritable «ville morte» à l'intérieur de laquelle travailleront les équipes de sauvetage et de déblaiement.

Quant à la vie des populations rescapées, elle sera concentrée

sur Inezgane, autour de laquelle seront installés des villages de tentes.

La séance de travail terminée, chacun retourne à ses occupations, et chacun, en arrivant à la tente qui lui sert de bureau, y retrouvera ses soucis.

*
**

À la base aéronavale, les corps des Français reposaient sous une tente transformée en chapelle ardente. Dans la matinée de mercredi, leur inhumation eut lieu dans une fosse creusée par les marins sur le terrain de sports. Rares étaient les cercueils : la plupart des corps furent ensevelis soit dans des caisses, dans des armoires défoncées ou dans leurs suaires. L'abbé Bernel, aumônier principal des Forces françaises au Maroc, leur donna l'absoute. Les honneurs militaires leur furent rendus.

La base aéronavale, où près de trois mille cinq cents rescapés ont passé la seconde nuit, a plus l'aspect d'un caravansérail que celui d'un cantonnement militaire.

Les marins ont donné leurs matelas et leurs couvertures. Tout le monde a dormi soit à la belle étoile, soit, à la rigueur, dans les hangars. Et maintenant, à l'heure du déjeuner, ici comme en ville, c'est le menu de l'ordinaire qui est distribué par les matelots. On mange comme on peut. Les privilégiés ont réussi à s'installer autour des tables du carré des officiers transformé en un curieux établissement qui ressemble à un buffet de gare ; les familles sont groupées, ayant à leurs pieds le maigre bagage emporté en hâte ou sauvé des ruines.

Il n'y a ni protocole ni préséance. À tel point que le général Ernoul de la Chênellerie et l'amiral Granger-Veyron, qui sont arrivés au début de la matinée et ont fait ensemble une tournée d'inspection des ruines et vérifié les dispositions prises par les militaires français des trois armées, se retrouvent seuls vers midi, devant les hangars de la base. Ils ont perdu de vue l'amiral Cabanier et se sentent complètement isolés dans cette foule de rescapés et sinistrés assis ou couchés dans les allées à l'ombre des faux poivriers ou sous les ailes des avions sur les aires bétonnées. D'instinct, ils supposent que le carré des officiers doit être affecté aux sinistrés. Ils n'ont pas de voiture à leur disposition, et d'ailleurs pour aller où ?

Le commandant Messy, officier d'ordonnance du général,



Émergeant peu à peu du voile, des silhouettes caractéristiques : c'est l'Escadre



Le prince Moulay Hassan (X) et ses collaborateurs; à l'extrême gauche, l'ingénieur en chef Paul Clos.



Lorsqu'on dégage un corps, on le dépose dans une couverture ramassée dans les décombres.



Le Colonel Driss (à droite) inspecte les ruines avant le bouclage.

leur dit : « J'avais prévu cet état de choses ; j'ai emporté quelques provisions dans l'avion. » Et quelques minutes plus tard, le général commandant les troupes françaises au Maroc et l'amiral commandant la marine « cassaient la croûte », comme de simples troupiers, à l'ombre de l'aile de leur avion, se partageant une boîte de sardines et un classique bidon de vin rouge.

Ce n'est pas le désordre qui règne, car partout, et à tous les échelons, chacun fait de son mieux. Mais il faut tellement intervenir, ici et là, et vite.

L'amiral Cabanier lui-même se trouvera un moment complètement isolé et sans voiture. C'est un rescapé civil qui, l'apercevant, lui proposera de le reconduire au P.C.

L'amiral fera, dans la journée, une visite privée au gouverneur Si Bouamrani, qui a perdu plusieurs personnes de sa famille, et à M. René Jeudy, consul général de France, qui a perdu son fils.

De nouveaux bâtiments de guerre viennent se ranger dans la rade. C'est l'escadre hollandaise qui croisait dans l'Atlantique et qui s'est portée, elle aussi, au secours de la ville dévastée.

Elle est composée du croiseur *De Ruyter* entouré de quatre escorteurs.

Le commodore du croiseur vient immédiatement se présenter au P.C.-Terre et demande du travail.

Les marins hollandais sont affectés au quartier de Talbordj, où ils rejoignent les marins français de la base et des aviateurs américains qui travaillent avec les civils, Européens et Marocains, et avec les militaires marocains du «Maghzen¹».

La Croix-Rouge hollandaise, de son côté, avait envoyé, deux cents flacons de plasma et sept cents couvertures qui avaient été chargés à Rotterdam sur le M.S. *Wickenburgh*.

Au début de la matinée, l'ambassadeur d'Espagne au Maroc, M. Cristobal del Castillo y Campos, avait accueilli à l'aéroport de Casablanca les avions venant d'Espagne, et qui apportaient un millier de lits, des tonnes de vêtements, des vivres, du matériel sanitaire et des blocs opératoires. Des médecins et infirmiers espagnols accompagnaient ce chargement.

¹ Troupes marocaines auxiliaires

Rencontrant sur le terrain du camp Caze le prince Moulay Hassan qui s'apprêtait à rejoindre Agadir, l'ambassadeur d'Espagne lui faisait don de ce matériel. Il lui annonce aussi que la frégate *Magallanes* et deux L.C.T. de débarquement font route vers Agadir.

Le prince héritier pria l'ambassadeur d'adresser, au nom de Sa Majesté le Roi, ses remerciements au chef d'Etat espagnol.

Les blocs opératoires de campagne étaient dirigés sur Casablanca cependant que le matériel de campement et les vêtements poursuivaient leur route vers Agadir.

L'ambassade d'Espagne avait en outre ouvert un compte spécial à la Banco Español de Casablanca et invitait ses ressortissants à y verser leurs dons en faveur des sinistrés d'Agadir.

Rappelons que la colonie espagnole de la ville détruite s'élevait, avant le séisme, à un peu plus de deux mille personnes.



Devant le terre-plein qui sépare l'église de l'école Sainte-Croix, cependant que les religieuses et les familles qui les assistent mettent le couvert pour le repas de midi, une voiture de sport s'arrête. Un jeune homme en descend et demande si le père curé est là. L'abbé Cruzel est occupé à rassembler ses archives; on l'appelle. Le jeune homme entraîne l'abbé jusqu'à sa voiture : sur le siège arrière, un petit cercueil que le jeune homme a façonné de ses mains et qui contient le corps de sa petite fille de deux ans. Le jeune homme, impassible, déjà endurci par son malheur, et par les centaines d'autres qui ont frappé, demande à l'abbé de réciter les prières des morts. Puis il reprend le volant de sa voiture et s'en va enterrer son enfant.

Sur les ruines d'un immeuble de la ville nouvelle, des marins déblaient les derniers décombres dans lesquels sont encore ensevelis des locataires. Un corps gonflé, qui serait méconnaissable si on ne savait en toute certitude de qui il s'agit, apparaît. La décomposition est très avancée; l'odeur est épouvantable. Avisant dans les gravats un flacon d'eau de cologne intact, un marin en déverse le contenu sur le corps et reprend sa funèbre besogne avec ses camarades. Agenouillé près du corps, l'abbé Berthier a posé sa pioche pour réciter la prière des morts.

Les musulmans, civils ou militaires, qui participent aux

sauvetages méritent une mention spéciale d'admiration : en effet, refusant, malgré l'autorisation des autorités religieuses musulmanes de rompre le Ramadan, ils travaillent sans nourriture et sans boisson sous un soleil écrasant.

Et partout, c'est la même et affreuse odeur qui monte des ruines.

Les corps des victimes sont là depuis trente-six heures sous une chaleur diurne d'environ 30° à 35° à l'ombre. Les sauveteurs ne peuvent plus tenir sans un masque sur le visage ainsi qu'un tampon d'ouate imbibé d'antiseptique dans les narines.

Fréquemment, la nausée les prend, les oblige à s'arrêter certains vont vomir à l'écart, puis le sens du devoir les ramène à leur horrible besogne.

Des gants de caoutchouc épais leur ont été distribués pour éviter la contamination des plaies par les cadavres.

Dans les ruines de l'immeuble de l'Habitat, et près de quarante heures après le séisme, on a retrouvé vivant, et presque indemne, M. Maurice Dupuis que l'on n'avait plus aucun espoir de sauver, et M. Turpin, presque indemne également, et qui était, hélas ! depuis de longues heures à côté du corps de son épouse décédée.

Tout près de là, on a aussi retrouvé un bébé de deux ans, une petite fille, absolument indemne ; elle avait été simplement protégée par une armoire.

Dans l'après-midi, la température sera plus clémente doucement, une nappe de brouillard apportée par la marée couvre la ville.

Dans l'enceinte de la base aéronavale, les rescapés qui n'ont pas encore trouvé place dans les avions qui évacuent ou qui n'ont pas encore pris de décision errent dans les allées.

De petits groupes se forment; on discute, on se demande mutuellement conseil car on hésite. Le plus difficile sera de prendre une décision : rester ou partir. Partir, c'est abandonner soit dans les ruines le peu qui peut être sauvé, soit dans un appartement ravagé mais encore debout, une grande partie de ses biens.

C'est, de toute façon, repartir à zéro. Et la plupart de ces Gadiris étaient déjà repartis à zéro lorsqu'ils étaient arrivés dans cette ville, cinq, dix ou quinze ans auparavant.

Au bout des installations de la base, c'est la piste d'où parvient sans cesse le grondement des moteurs au point fixe. Des avions se posent ou décollent à tout instant. La base connaît une activité comparable à celle des plus grands aéroports internationaux.

Plusieurs avions du type « Nord-Atlas » (fabrication française) viennent d'atterrir et gagnent les aires bétonnées devant le hangar. Stupeur ! ces avions ne portent pas la cocarde tricolore, mais la croix noire.

Les moteurs à peine stoppés, des hommes en descendent ils portent l'uniforme de la Luftwaffe ! Commandements secs dans leur langue gutturale, les hommes s'agitent, ouvrent les portes arrière, commencent à descendre tout un matériel sanitaire.

Devant les Français éberlués, cinquante ans après l'affaire du *Panther*, les Allemands arrivent au secours d'Agadir¹.

Ils descendront de leurs avions (français) un « Lazaret » de campagne complet, avec antenne chirurgicale.

Aussitôt effectué le débarquement, du matériel, ils annoncent aux autorités militaires françaises qu'ils sont prêts à repartir sur Casablanca avec des blessés ou des rescapés.

Neuf appareils de la Luftwaffe se posèrent successivement quarante-cinq sous-officiers et hommes de troupe sont à bord, tous membres des services sanitaires, accompagnés de deux médecins et d'un pharmacien militaires.

Les avions transportent également trois mille cinq cents couvertures, deux cents lits de camp, quinze grandes tentes et six fourneaux de campagne.

Mais si les Français ont été surpris par cette arrivée des Allemands, ces derniers ont aussi leur lot de stupeur : c'est du moins ce qu'exprime un des officiers de la Luftwaffe à un aviateur français en désignant un vieux « Junker 52 » qui décolle : « Nous, Allemands, nous volons sur des appareils français, et vous, Français, sur des appareils allemands ! »

Dans le domaine aérien, un accident se produisait cet après-midi même, qui fut le seul de toute l'opération.

Un des hélicoptères qui assuraient le transport des vivres de l'escadre depuis le *La Fayette* jusqu'à Inezgane s'était abattu dans les dunes, presque en face de la base aéronavale. L'équipage était heureusement indemne.

Il apparut alors au commandement que le brouillard était

¹ Voir page 20

devenu dangereux pour cette opération, et l'ordre fut donné de suspendre immédiatement le pont aérien et de continuer le transport des vivres par des embarcations. Le *Basque*, qui est à quai, assurera le dispatching.

Les deux hélicoptères restant seront affectés néanmoins aux liaisons rapides, et notamment transports de blessés.



Il est environ 16 h 30.

La route qui passe devant la base, en direction d'Agadir, est encombrée de voitures surchargées, de charrettes trainées par des bourricots ou poussées à la main, et d'une foule de musulmans qui marchent sur les bas-côtés, chargés du peu qu'ils ont pu sauver. Cette foule est de plus en plus dense au fur et à mesure qu'on approche de la ville, laquelle est enveloppée dans la brume. Est-ce bien le brouillard cette nappe blanche qui flotte sur les ruines ? Les musulmans courent sur les bas-côtés. «La terre tremble !» crie l'un d'eux. Les gens semblent fuir. À quelques centaines de mètres des premières maisons, des militaires de l'Armée royale interdisent aux véhicules de pénétrer dans la ville, s'ils ne sont pas affectés aux administrations, à l'armée ou à la police.

Il faut expliquer aux représentants de l'ordre les raisons qui obligent à rejoindre Agadir. Que se passe-t-il ? Il est difficile de savoir quelque chose, les militaires obéissent à une consigne, c'est tout.

La raison de ces mesures est simple : déjà, au P.C. d'Inezgane, l'application des décisions qui seront prises le soir est en cours, et avant la mise en place du service d'ordre nécessaire, on ralentit au maximum la libre circulation.

Pour forcer les sinistrés à quitter les ruines, on a fait courir le bruit que la terre allait trembler à nouveau.

Pieux mensonge ! Tôt ou tard, il faudra partir.

La nuit tombera plus vite ce soir-là, en raison de la brume. Déjà, dans la ville détruite, les sinistrés sont moins nombreux.

Les campements de fortune installés dans les jardins et les terrains vagues disparaissent un à un.

Avant la nuit, les équipes de l'escadre (1.600 hommes), épuisées, sont renvoyées vers leur bord.

Le commandant du *Magallanes*, navire espagnol, a mis à la disposition de l'escadre française un L.C.T., ce qui facilite le rembarquement. Sans cette aide espagnole, les opérations

eussent été difficiles, voire même impossibles, car, la brume persistant sur le plan d'eau de la rade au moment du retour du personnel à bord, le contrôle des embarcations doit être effectué par radar, par le P.C.-Opération du *Colbert*. Les projecteurs du croiseur indiquaient en outre la route à suivre par les canots pour franchir la passe.

Les marins, après une douche, seront soumis, ainsi que leurs vêtements, à une désinfection en règle.

Une seule équipe comprenant des marins de l'escadre, des soldats américains et des marins hollandais continuera à travailler à Talbordj pour dégager cinq survivants avec qui le contact a pu être établi.

En fin d'après-midi, vers 18 heures, le commandant Thorette réunit ses adjoints pour déterminer les mesures à prendre.

Premier problème : on reparle de pillage. Le commandant a dû renforcer les consignes déjà données aux patrouilles, et leur a donné l'ordre de tirer sur tout individu qui se livrerait au pillage ou à des violences.

Second problème : la présence des sinistrés rescapés. Ils sont moins nombreux mais l'évacuation totale est nécessaire.

Enfin le problème de la base elle-même. Elle se remet progressivement en ordre : depuis quarante-huit heures, les évacuations par avion et les départs par la route se sont poursuivis sans interruption et il y a beaucoup moins de civils sur la base.

Les familles qui décident de rester continueront à être nourries, hébergées, protégées. Déjà, grâce à l'initiative de membres du corps enseignant et d'officiers de la base, on pense à recréer des classes.

Avant de conclure, le commandant évoque le grave problème de l'état sanitaire. Il est satisfaisant certes, mais il est urgent d'inhumier les morts et il est nécessaire de faire soigneusement analyser l'eau chaque jour (les puits de la base sont actuellement les seules ressources en eau potable de toute la population civile et militaire).

Autres mesures : destructions des chiens errants et vaccination triple associée.

Enfin le commandant fait une intervention énergique au quartier général du prince, à Inezgane, pour que les quelques centaines de cadavres de Marocains qui sont entassés de l'autre côté de la route soient ensevelis au plus vite.

Sur le plan hospitalier, on peut considérer maintenant qu'il n'y a presque plus de blessés soignés à la base. Ceux qui restent sont intransportables.

La nourriture des milliers de civils et militaires a été assurée, non sans des efforts dignes d'éloges d'ailleurs, car les cuisines qui ravitaillaient ordinairement dix sept cents hommes ont dû, au cours de ces deux jours, en nourrir près de huit mille.

Le capitaine de frégate Thorette est satisfait de ses officiers et marins ainsi que de ses zouaves. Grâce à la discipline de ces hommes, grâce aussi au plan de défense qui était prévu pour la base, les premiers sauvetages, le maintien de l'ordre et l'assis-tance ont pu être efficacement réalisés.

Ce sont, en effet, les effectifs prévus militairement pour la défense qui ont pu être affectés intégralement aux sauvetages, le reste du personnel assurant l'activité intérieure et aérienne. Le pont aérien continuait à évacuer les civils soit sur Casablanca, soit même directement vers la France.

Dans la journée du 1^{er} mars, 587 civils, dont 266 enfants, avaient été dirigés sur Casablanca, et dans la journée du 2, c'est 939 personnes qui furent évacuées.

Publiée dans la matinée, une statistique communiquée par le ministère marocain de la Santé faisait ressortir un total de 751 blessés admis dans les différents hôpitaux du Maroc : 300 à l'hôpital Averroes à Casablanca, 150 à l'hôpital Avicenne de Rabat, 120 à Marrakech, 150 à Taroudant, 15 à Mogador et 16 à Meknès. Le total des blessés évacués par la base s'était élevé, pour la seule journée du 1^{er} mars, à 1.050. Dans la journée du 2 mars, 600 autres blessés avaient été évacués.

Dans la soirée, à son P.C., le prince Moulay Hassan accordait une interview à l'envoyé spécial de la Radiodiffusion marocaine et mettait l'accent sur la nécessité qu'il y avait à redonner aux enfants, terriblement choqués par la catastrophe, le goût des jeux et des rires.

Certes, les petits avaient subi, à l'âge où ils ne devaient connaître que la joie, une épreuve terrible, mais l'avaient souvent surmontée avec un courage dont bien des adultes auraient pu prendre exemple.

Nombreux furent les garçonnets, les fillettes qui grattèrent toute la nuit les ruines de leur maison pour sauver leurs parents ensevelis, qui soignèrent, pansèrent et servirent les plus éprouvés avec un cran admirable.

À Rabat, à la même heure, le roi préside une séance de

travail avec les ministres intéressés par les importantes décisions qui vont être prises.

Il y a là M. Aouad, ministre de la Défense, le docteur Youssef ben Abbès, ministre de la Santé, M. Ben Abdellali, ministre des Travaux publics, et M. Laghzaoui, ministre de la Sûreté, qui vient d'arriver d'Agadir où il a passé la journée. Deux heures auparavant, il était encore au P.C. du prince Moulay Hassan, à Inezgane.

Les nouvelles que le ministre ramène d'Agadir vont décider du sort de la ville.

En effet, là-bas, rapporte M. Laghzaoui, si tout va bien en ce qui concerne les sains aux blessés, les premiers secours aux sinistrés et même le ravitaillement — sauf l'eau qui est toujours insuffisante —, on a conscience qu'aucun travail effectif ne pourra se poursuivre si la population rescapée continue d'aller et venir dans les ruines. Elle gêne les sauveteurs, elle risque de provoquer des accidents et aussi de contracter des maladies infectieuses.

Sur l'avis de ses conseillers, S.M. le Roi décide donc l'évacuation totale des ruines par les civils, dès le lendemain matin. La ville sera ensuite isolée et seules les équipes de déblaiement seront autorisées à demeurer. Le souverain annonce qu'il retournera à Agadir le samedi 5 mars.

Autre décision qui est prise : l'édification, à vingt-cinq kilomètres d'Agadir, dans la vallée du Souss, à Houara, d'un village de tentes destiné à recevoir les rescapés.

Le matériel de l'Armée royale y sera employé. La séance est levée à 20 h 30.

Il faut admettre que tous ont grand besoin de repos.

Une autre séance de travail réunissait, autour de Moulay Ahmed Alaoui, premier vice-président du Croissant-Rouge marocain, le docteur Laraki, secrétaire général de cet organisme, et le docteur Desmarais, délégué au Maroc de la Ligue internationale de la Croix-Rouge.

Les trois hommes devaient, en commun, mettre au point une première liste des besoins des sinistrés. Le Croissant-Rouge marocain lançait un appel aux sociétés nationales de Croix-Rouge pour l'envoi de tentes, literies, couvertures et vêtements, pour approvisionner le village de toile dont la création a été décidée en conseil des ministres.

La nuit va tomber; sur le terre-plein de l'école Sainte-Croix, il ne reste plus que deux familles et les religieuses. Il faut songer à préparer les lits. Comme la veille au soir, on rassemble matelas et couvertures ; les mamans commencent à installer les tout-petits.

Mais sur tous les visages se lit la lassitude, la fatigue et aussi le découragement.

La veille au soir, lors du premier coucher à la belle étoile, on s'occupait de tout avec ardeur, on s'interpellait ; ce soir, c'est le silence.

La nuit est tombée maintenant et on continue à installer les lits et à ranger les couverts à la lueur des phares des voitures.

Le père curé est rentré, fourbu; les trois vicaires arrivent bientôt; en quelques mots, ils relatent les nouvelles de ceux qui ont été sortis vivants, de ceux qui sont morts, de ceux qui n'ont pas encore été retrouvés.

Tout le monde sent que l'espoir de sauver les disparus s'amenuise et la fatigue a raison des corps et des esprits, car depuis quarante-huit heures, chacun n'a pris que quelques heures de repos.

Mais une camionnette gravit la rampe qui donne accès à la vaste esplanade de l'église ; elle vient chercher les religieuses qui doivent se décider à quitter leur école et à rejoindre l'orphelinat de Taroudant. Les prêtres sont invités à s'y rendre également, ils pourront y passer une nuit réparatrice. Les religieuses embrassent leurs amis et prennent place dans la camionnette; les prêtres rassemblent les objets du culte. Les deux seules familles qui restaient là et allaient prendre un peu de repos se retrouvent seules.

Au loin, on entend un haut-parleur : une voix répète inlassablement une phrase que l'on ne comprend pas.

La voiture se rapproche, on perçoit le sens des paroles, en français et en arabe, la voix répète sans cesse : «Les habitants qui ne sont pas tenus de demeurer sont priés de quitter la ville.»

Dans ces deux familles, la décision est prise en quelques instants. « Partons sur Casablanca, nous roulerons autant que nous le pourrons et après nous dormirons. »

En hâte, les enfants sont habillés, les voitures déjà surchargées sont bourrées jusqu'au toit. Il est 22 heures. La chère

école et l'église Sainte-Croix sont maintenant désertes. Les deux dernières familles en sont parties.

Lorsqu'ils fermeront la porte de leur maison, abandonnant la presque totalité de leurs biens, n'emportant que quelques vêtements, quelques objets précieux, quelques souvenirs attachants, ce sera avec un serrement de cœur.

Ils sentent bien, ces rescapés, ces *heureux*, que c'est courir le risque de tout *perdre* que de s'en aller. Mais que faire ? Ils ont sauvé ce qu'ils ont pu et Dieu leur a laissé leurs enfants et leurs vies.

C'est le visage mouillé de larmes qu'ils prennent la route de Casablanca et traversent les ruines où les sauveteurs poursuivent leur tâche. L'odeur sucrée des cadavres se perçoit partout.

De temps à autre, un coup de feu claque : chiens errants ou chacals sont abattus par les soldats

Dans la rade brillent les feux de l'escadre.

Sur la route qui conduit au port, à la sortie du front de mer, les hommes de la police militaire arrêtent tous les véhicules

«Où allez-vous ?» — «Casablanca.» — «Passez.»

On peut sortir librement de la ville. On ne peut plus y rentrer, sauf, bien entendu, les convois ininterrompus qui amènent de Casablanca des bataillons de troupes de l'Armée royale, du matériel de terrassement, des camions-grues, des bulldozers, tout ce que le Maroc a pu réunir d'engins de levage se dirige vers Agadir.

La nuit sera pénible pour les rescapés qui s'éloignent de la ville. Ils rouleront toute la nuit; les voitures surchargées peinant dans les côtes.

Casablanca les accueillera le jeudi matin.



Au P.C. d'Inezgane, les techniciens et responsables des différents services dépendant des ministères des Travaux publics et de la Santé ont fait le bilan : depuis la catastrophe et jusqu'à la fin de cette deuxième journée, soit mercredi soir 2 mars à 19 heures, deux mille quatre cent quarante corps ont été enterrés.

À tous les échelons, la fatigue se lit sur les visages, l'inquiétude aussi.

Déjà, pour les officiers de l'escadre, deux évidences s'impo-

sent, tout au moins en ce qui concerne leur secteur affecté, c'est-à-dire quartier européen et ville nouvelle.

C'est que le manque de gros engins empêchera tout travail au-delà des dalles de béton. Le P.C.-Terre lance par l'intermédiaire du P.C.-Bord des S.O.S. demandant d'urgence des engins lourds et aussi de la chaux vive ; le problème des cadavres va devenir angoissant dès le lendemain matin.

Depuis midi, le commandant du P.C.-Terre est entré en contact avec le gouverneur de la province et le ministre de l'Intérieur marocain pour obtenir une décision au sujet de ces cadavres, mais la journée s'achève sans que le problème ait été résolu.

L'atmosphère devient pestilentielle, surtout dans les quartiers musulmans de Talbordj, Founti et au village de Yachech. Près de celui-ci, trois cents marins de l'escadre ont creusé une immense fosse commune. Près de huit cents cadavres de musulmans sont en attente à proximité.

Deux légères secousses sont ressenties dans la soirée, à quelques minutes d'intervalle. Tassement de terrain sans doute.

Le manque de moyens lourds rend donc maintenant le travail presque illusoire. Seules quelques équipes isolées de marins et de militaires de diverses nationalités continuent à travailler sur certains immeubles où des survivants parlent encore.

Il apparaît aux responsables que, quoi qu'on fasse, on ne pourra pas déblayer dans un délai suffisamment court pour éviter l'infection.

C'est maintenant la peur de l'épidémie, de la typhoïde, et surtout du terrible typhus.

Le soir, à 22 heures, au P.C. de l'ingénieur en chef Paul Clos, aux Travaux publics, un briefing impromptu réunit les officiers du P.C.-Terre, les techniciens des Travaux publics, le colonel Oufkir et le colonel Driss.

Ce dernier doit prendre le commandement des opérations dès le lendemain matin.

Au P.C. d'Inezgane, Moulay Hassan ne dort pas plus que ses adjoints et conseillers techniques, et avec eux il sent sur ses épaules une lourde responsabilité. Les techniciens et médecins français, allemands, américains, italiens, espagnols sont extrêmement inquiets : on manque d'eau pour les vingt mille sinistrés qui campent autour de la ville en ruine, sans hygiène; les sauveteurs qui travaillent à moitié nus sous un soleil de plomb n'ont que le strict minimum à boire.

Les techniciens de toutes nationalités ont conseillé au prince Moulay Hassan de prendre la décision d'employer maintenant les grands moyens, et vite, tout au moins sur les quartiers de Talbordj, Founti, la Kasbah, Yachech où des milliers de cadavres se décomposent.

Les musulmans refusent, en effet, d'enterrer leurs morts si, selon leur tradition, les corps ne sont pas orientés vers La Mecque.

On a parlé de napalm; on a parlé de dynamite; de déblayer les yeux fermés au bulldozer.

Au sujet du napalm, une objection qui est faite à l'opinion émise par certains techniciens est animée par un noble sentiment de respect des convictions religieuses du peuple marocain. En effet, il est interdit par la religion musulmane de brûler les corps. Mais une autre objection valable, et purement technique, est faite et qui prévaudra : le feu du napalm ne saurait pénétrer profondément les décombres, et bien des corps, échauffés et non carbonisés, ne s'en décomposeraient que plus vite.

Il est une heure du matin lorsqu'on décide finalement de diviser la ville en différents secteurs : ceux qui peuvent receler des survivants, et ceux où il n'y a que des morts. Mais aucune décision n'est prise en ce qui concerne les cadavres.

Le prince Moulay Hassan, estimant qu'il était indispensable d'acheminer d'urgence des renforts de personnel militaire marocain, demandait l'aide de l'escadre.

Dans la nuit, le commandement décidait de faire effectuer une rotation au porte-avions.

Le *La Fayette* appareilla le jeudi matin à 7 heures pour Casablanca.

*

**

Dans la grande ville, l'appel lancé le 1^{er} mars à 20 heures par S.M. Mohammed V était déjà dépassé par une générosité spontanée extraordinaire; dépassés également les appels lancés par l'ambassadeur de France, le Croissant-Rouge, la Croix-Rouge, les organismes d'entraide, la Radiodiffusion, la Presse, et cela dans toutes les villes du Maroc avec une égale ferveur, et les dons, les offres d'hébergement et de service affluaient.

Les rescapés qui arrivent à Casablanca soit par la route, soit par les avions militaires et civils de toutes nationalités sont littéralement «adoptés» spontanément soit par des organismes officiels, soit par les particuliers.

Évoquer ici tous les organismes qui se dépensèrent sans compter serait impossible tant ils furent nombreux.

Des vêtements pour les rescapés, il y en avait des montagnes le gîte et le couvert leur étaient assurés partout.

Les Français qui, soit qu'ils n'avaient pas de famille ou d'amis, soit qu'ils n'aient pas voulu encombrer ceux qui s'offraient à les recevoir, étaient sans abri, trouvaient immédiatement l'hospitalité dans les locaux militaires, où les soldats et matelots s'occupaient d'eux avec une gentillesse touchante.

Ces familles de rescapés, on pouvait les reconnaître dans les rues, mêlées à la foule des Casablancais. Ils se serraient l'un contre l'autre, conscients de l'incroyable chance qu'ils avaient d'être encore ensemble.

Leurs regards seuls auraient pu les distinguer des autres passants, car dans leurs yeux se lisaient encore toute la terreur qu'ils avaient connue et toutes les horreurs du cataclysme.

Aux studios de la Radiodiffusion marocaine, à Casablanca comme à Rabat, rescapés et familles faisaient queue pour déposer les messages soit destinés à rassurer des proches, soit demandant des nouvelles d'amis ou de parents présents à Agadir au moment du sinistre. Depuis les premières heures du 1^{er} mars, la radio marocaine avait diffusé près de vingt mille messages.

Dans la journée du jeudi 3 mars, l'ambassadeur de France M. À. Parodi, visitait à Casablanca les centres d'hébergement de réfugiés.



Mais la catastrophe d'Agadir, rapidement connue du monde entier, y provoque le même élan de solidarité que dans le pays qui l'affecte. Et en France, notamment, qui est la première nation après le Maroc à être touchée puisque sept mille cinq cents de ses enfants, civils ou militaires, résidaient dans la ville.

Toute la presse française de Paris ou de province a consacré des pages entières à ce drame, et les chaînes de radiodiffusion, qu'elles soient d'Etat ou privées, y consacrent la majeure partie de leurs émissions, diffusant des listes de rescapés et de fréquents bulletins d'information.

Soit directement, soit par l'intermédiaire de leurs ambassadeurs à Rabat, tous les Etats du monde apportent non seulement l'appui moral de leur sympathie, mais aussi l'aide matérielle.

M. Charles Yost, ambassadeur des U.S.À. au Maroc, mettait 10.000 dollars à la disposition de l'U.S. Air Force pour le sauvetage des victimes; des médecins américains et d'importantes quantités de produits pharmaceutiques étaient dirigés sur la ville détruite, ainsi que des équipes d'infirmiers et d'infirmières.

Le croiseur américain *Newport New* fournissait à lui seul 100 tonnes d'eau potable par jour. L'aide américaine était complétée par l'envoi d'une compagnie du génie partie d'Allemagne avec son matériel. Les avions militaires américains évacuaient sans cesse blessés et rescapés. L'U.S. Army avait également fourni des tentes en nombre suffisant pour loger trois mille six cents personnes, vingt-cinq mille dollars de médicaments, douze tonnes de vivre, quinze cents lits de camp et trois mille cinq cents couvertures.

Quant aux soldats américains travaillant sur les décombres avec une ardeur incroyable, ils avaient dégagé à eux seuls près de cinquante rescapés.

Le gouvernement espagnol avait donné l'ordre à l'amirauté de diriger sur Agadir plusieurs navires de guerre et des navires marchands stationnés aux Canaries.

Les bases aériennes françaises de Meknès et Marrakech avaient envoyé plusieurs avions emportant plusieurs dizaines de tentes, des médicaments et huit mille litres de camphre. N'oublions pas les donneurs de sang qui, à l'appel du ministre de la Santé, s'étaient rendu immédiatement dans les centres de collecte.

Tous les pharmaciens du Maroc se sont mis à la disposition du ministère de la Santé, et de France sont arrivés, outre des médecins civils volontaires, de nombreux étudiants et internes des hôpitaux et principales facultés de médecine.

Partout on a fait queue devant les centres de transfusion sanguine.

Dès le mardi matin, les donneurs se présentaient et on avait enregistré à Paris seulement, le mercredi soir, quatorze mille dons de sang. Mille flacons de plasma et mille quatre cents kilos de sang frais étaient collectés en quarante-huit heures dans la seule capitale française, et étaient aussitôt acheminés vers le Maroc par des avions spéciaux. À Casablanca, huit cents personnes étaient venues donner leur sang.

Du sang parvient également de Hollande. La Croix-Rouge néerlandaise annonce, dans la soirée de jeudi, le départ imminent de mille douze kilos de plasma sanguin. Déjà cent unités

de quatre cents centimètres cubes chacune étaient parvenues de Hollande dans la journée de mercredi.

Du Liban, du matériel sanitaire était en route par avion et les autorités libanaises demandaient au gouvernement marocain de leur faire connaître ses besoins ; de Paris, le ministre français de la Santé envoyait par un avion d'Air France six mille doses de vaccin antityphoïdique qui seraient là jeudi matin.

On attend aussi une mission spéciale en provenance de Damas.

Les pays trop éloignés pour envoyer leur aide matérielle font parvenir des fonds : la Malaisie envoie trente mille dollars. Des souscriptions sont ouvertes partout, au Maroc, en France, en Espagne.

Un D.C. 4 de la Tunis Air s'est posé jeudi matin à Rabat-Salé. Un premier chargement de médicaments donné par la Tunisie se trouvait à bord, précédant un second envoi de deux tonnes. L'ambassadeur tunisien remettait au gouvernement marocain un don personnel de cinq mille dinars du président Bourguiba.

Jeudi, deux avions militaires belges arrivent avec trois tonnes de chlorure de chaux et des couvertures. D'autres avions belges sont attendus avec des couvertures.

Des dons en espèces, il en arrivait de partout et des plus hautes personnalités.

Le général de Gaulle adressait personnellement cinquante mille nouveaux francs à la Croix-Rouge française.

Une somme équivalente était collectée par cet organisme qui envoyait en outre des vêtements et tenait à la disposition du Croissant-Rouge marocain une équipe de cinquante infirmières diplômées d'Etat.

Le roi du Maroc avait répondu à tous les messages de sympathie reçus des chefs d'Etat.

Et notamment au président de la République française

«Nous avons été profondément touché par le message de sympathie que vous nous avez adressé à la suite de la catastrophe qui vient d'endeuiller le Maroc.

Nous remercions Votre Excellence et vous prions de croire à notre sincère amitié.»

M. Roger Seydoux, vice-président du Conseil supérieur des

Français à l'étranger, était arrivé dans le courant de la journée de jeudi dans la ville meurtrie en compagnie du général

Bethouart, représentant des Français du Maroc au gouvernement.

Et parmi les souscriptions ouvertes dans le monde, celle de la ville de Messine, détruite elle aussi par un tremblement de terre cinquante-deux ans auparavant, catastrophe qui avait coûté la vie à quatre-vingt-cinq mille de ses enfants



Jeudi 3 mars, troisième jour : la ville en ruine appartient maintenant presque entièrement aux sauveteurs. Il ne reste plus guère de sinistrés et il faut activer au maximum les déblaiements, non seulement pour dégager les vivants qui sont ensevelis, mais sortir le plus possible de cadavres.

Encore une journée de chaleur et la décomposition massive pourrait faire craindre l'infection.

Il y a, outre quelques civils, les quatorze cents marins français de la base et deux mille de l'escadre, les zouaves, les aviateurs américains, les marins espagnols, les marins hollandais et deux mille soldats marocains, des pompiers venus de toutes les villes du Maroc, de France, d'Algérie, cent cinquante sapeurs, officiers et sous-officiers, cinq mille hommes en tout.

Cinquante bulldozers sont en activité; plusieurs de ces énormes engins ont été amenés par avion-cargo de la base américaine de Ben Guérir. Maintenant c'est par centaines que les camions et les grues sont à la disposition des sauveteurs.

Des entreprises de travaux publics, de forage pétrolier, des mines ont envoyé leurs spécialistes avec leur matériel.

La gendarmerie royale interdit l'entrée dans la ville à tous les véhicules ou piétons qui ne sont pas des services de déblaiement ou de sauvetage.

La nuit qui vient de finir a été employée à ausculter les ruines : dans le silence total, l'oreille collée aux pierres ou en utilisant des stéthoscopes médicaux, les sauveteurs ont essayé de déceler la moindre trace de vie, le moindre appel étouffé. Malheureusement, la présence de multitudes de rats gêne le travail d'écoute.

Pourtant il y a encore des vivants : deux jeunes enfants marocains sortis le matin même à Talbordj. Mais, des ruines de la ville nouvelle, plus aucun signe de vie ne parvient; il semble que dans ce quartier où les immeubles étaient importants, il n'y a plus d'espoir de retirer des survivants.

On travaille sur les décombres avec fureur : les marteaux piqueurs percent les dalles de béton. À la pelle et à la pioche, les soldats déblaient.

Lorsqu'on trouve un corps, on le dépose dans une couverture, une nappe, un drap, n'importe quel linge qui traîne. Les camions emmènent les corps au bord des énormes fosses communes creusées près du cimetière chrétien à Yachech où reposent déjà des milliers d'autres. On se contente de les compter. Une pelletée de chaux ou du crésyl et on recouvre de terre.

La vue de la rade est impressionnante : il y a là non seulement l'escadre française, mais cinq bâtiments de l'escadre hollandaise, des navires de la flotte espagnole.

À côté des bâtiments français, le croiseur hollandais *De Ruyter* et quatre escorteurs. Le croiseur américain *Newport News*, portant la marque de l'amiral Galatin, était arrivé dans l'après-midi et renforçait l'aide déjà apportée par les éléments de l'U.S. Navy arrivés par avion. La frégate *Magallanès* de la Marine espagnole ainsi que deux L.C.T.

De la Marine Italienne était arrivé le destroyer *Indomito*. la Royal Navy britannique avait envoyé le ravitailleur *Ryne* et le dragueur *Darlaston*. La Marine royale grecque avait envoyé le destroyer *Argonaphthis*.

Au total, vingt-six navires de guerre et des cargos. Tous les pavillons sont en berne.

Les équipages de ces navires se sont mis à la disposition du commandement de la Marine française. Les embarcations de tous ces bâtiments ont été mises en pool pour donner plus de souplesse aux mouvements. À la demande du croiseur hollandais *De Ruyter*, le *Goumier* a assuré le transport de la totalité des équipes hollandaises, leur relève et leur rembarquement.

Les marins français de la base sont à Talbordj, ceux de l'escadre en ville nouvelle, les marins hollandais ou espagnols à Founti. C'est le P.C.-Terre qui fait les affectations.

On a amputé sur place, un peu partout. Un exemple : coincé sous les décombres, en avait repéré le mercredi, au début de l'après-midi, un Marocain vivant. Des matelots de l'escadre française et de l'escadre hollandaise travaillent depuis vingt heures à tenter de le libérer. En fin de matinée de ce jeudi 3, l'homme est presque dégagé, mais un de ses bras est coincé sous une énorme dalle de béton qu'il faut renoncer à déplacer.

C'est le médecin du *Chevalier-Paul* qui décidera l'amputation : il descend dans le trou avec sa scie... mais l'homme sera sauvé...

Les marins du *Basque* et du *Gascon* travaillent depuis la veille et toute la nuit sans interruption pour sauver deux personnes qu'on avait réussi à alimenter en creusant un tunnel.

Le dévouement extraordinaire de tous ces marins français, hollandais, espagnols a impressionné tout le monde.

Le prince Moulay Hassan, s'adressant à des officiers de la Marine française, dira :

«Ce serait faire injure à la Marine que de la remercier, je suis simplement ému de ce que vous avez fait; le Maroc vous doit beaucoup.»

Des médicaments, du sang, des médecins on en a presque trop maintenant, car la plupart des blessés ont été évacués sur les hôpitaux de Casablanca, Marrakech et Rabat.

Partout on avait collecté du sang. Au Maroc, bien sûr, à l'étranger, en France surtout où dans certains endroits des voitures munies de haut-parleur lançaient des appels à la solidarité. Le directeur du Centre français de transfusion sanguine, le professeur Soulier, arrivait à Agadir le 3 mars pour examiner sur place les besoins en plasma. Mais déjà il y avait pléthore, et il téléphonait aussitôt à Paris afin qu'on suspende la collecte.

À la suite de ce message téléphoné du professeur Soulier, le ministre français de la Santé et le Centre national de transfusion sanguine publiaient un communiqué dans lequel ils remerciaient les innombrables donateurs, et annonçaient que les besoins en plasma étaient satisfaits, il n'était plus nécessaire de faire appel aux donateurs. Le même communiqué précisait que mille flacons de plasma avaient été envoyés à Rabat.

L'hôpital de campagne que les Allemands ont amené par avion fonctionne à Inezgane, sous la tente ; il dispose d'une salle d'opération et d'un appareillage radiologique moderne, et des groupes électrogènes puissants qui alimentent également l'hôpital de campagne italien installé à côté.

On ne manque plus de ravitaillement : après les stocks de la base, ce furent ceux de l'escadre : les boulangers des grands navires ont travaillé sans arrêt, sur leur demande, et des vivres sont arrivés de Casablanca. Mais on manque d'eau et les bouilleurs des navires de l'escadre ne cessent d'en produire.

Cette eau est distribuée parcimonieusement, aux équipes

par une jeep ; l'amiral Cabanier lui-même est à bord de cette jeep et participe au ravitaillement des hommes altérés.

On manque de gros engins malgré tous ceux qui sont sur place.

En fin d'après-midi, les marins français ont retiré des décombres de l'immeuble consulaire un couple français vivant, presque indemne, mais horriblement choqué car leurs trois enfants ont disparu. La jeune femme est enceinte de sept mois.

L'Armée française au Maroc et la Marine nationale ont contribué de tout leur pouvoir à l'aide matérielle.

Tous les médecins militaires disponibles au Maroc et en Algérie ont été acheminés à Agadir, soit au total deux cent douze praticiens qui travaillent en collaboration avec les médecins américains, espagnols, allemands, italiens, belges, hollandais et marocains.

Par ailleurs, à l'appel des postes de radiodiffusion, de nombreux médecins arrivent encore de France par avions spéciaux.

Des médecins continuent d'arriver d'autres pays d'Europe : treize médecins italiens jeudi après-midi à Casablanca par avion spécial. Un avion militaire italien est attendu avec deux tonnes de médicaments. M. Michel Lanza, ambassadeur à Rabat, sera à bord de l'appareil. Un médecin belge arrivait de Bruxelles, délégué spécialement par la Croix-Rouge de Belgique. Un avion-cargo de l'Armée de l'air belge est attendu avec trois tonnes de ravitaillement et du matériel sanitaire. Deux D.C. 4 portugais sont arrivés avec du plasma.

Un rein artificiel, demandé par le correspondant de la R.T.F. Jean Lefevre, est attendu d'un instant à l'autre. Le professeur Mirouze, de la Faculté de Montpellier, accompagne l'appareil.

Cet afflux de praticiens, cet élan généreux ne se fait pas sans quelque désordre, et il y a souvent pénurie de médecins ici et pléthore ailleurs. Aussi, dans la soirée de jeudi, un communiqué du ministère de la Santé marocain était diffusé disant :

«Le ministre de la Santé publique remercie toutes les personnes, personnel médical et volontaires qui viennent de l'étranger au Maroc apporter leur aide aux autorités pour l'application des mesures de sauvetage et de secours aux victimes de la catastrophe d'Agadir.

«Mais le ministre demande à toutes les personnes qui désirent apporter leur contribution de bien vouloir se mettre tout d'abord en rapport avec le ministère. Il sera ensuite fait appel à elles dans la mesure des besoins.»

C'est qu'en effet la plupart des blessés ont été évacués dans les hôpitaux des grandes villes du Maroc.

Mais en aucun cas, comme le crurent des bénévoles mal informés, il n'y eut refus des services gracieusement offerts par des praticiens ou des organismes d'entraide.

À la date du jeudi 3 mars, on comptait neuf cent trente-cinq blessés répartis dans les hôpitaux civils ; il s'agissait uniquement de blessés alités. À Casablanca seulement, on en comptait quatre cent soixante-quatre. Et des blessés décédaient chaque jour. À l'hôpital Maurice-Gaud de Casablanca, où étaient alités trois cents blessés graves, quinze décès avaient été enregistrés.

Des centaines d'autres étaient soignés dans les hôpitaux militaires français.

Lord Maugham, fils de l'écrivain Somerset Maugham, était parmi les blessés.

Au P.C.-Santé de l'escadre, qui se trouve à côté du P.C.Terre, et de celui des Travaux publics, on assure les soins d'urgence, parfois des opérations chirurgicales.

On soigne aussi les sauveteurs, les marins notamment, qui doivent se faire panser dès qu'ils ont une blessure, si légère soit-elle. Précisons ici que durant toutes les opérations on n'eut heureusement aucune blessure sérieuse à déplorer chez les sauveteurs.

Ceux-ci souffrirent notamment de plaies infectées aux mains et aussi de conjonctivites et coryzas d'origine chimique.

Mais ces hommes, marins et soldats de toutes nationalités, civils bénévoles, infirmiers et médecins souffrirent surtout de la chaleur écrasante, de l'inconfort dû au port nécessaire de masque, et d'une intense fatigue, certains ayant travaillé près de trente heures consécutives sans repos.

*
**

Jeudi 3 mars à 17 heures, le porte-avions *La Fayette* arrivait à Casablanca et venait se placer au quai Delpit. Une foule considérable se pressait sur ce quai, prête à accueillir des réfugiés et blessés. Contrairement aux bruits qui avaient couru, le bâtiment ne transportait aucun blessé ni rescapé, pour la simple raison qu'il n'y avait plus à Agadir de blessés transportables. S'il y avait encore des rescapés qui auraient pu être embarqués, cette opération aurait dû se faire en mer où le porte-avions était au mouillage, et il était inutile de faire courir

à ces rescapés un danger inutile et toujours possible au cours d'une telle manœuvre, alors que des bâtiments Plus légers avaient pu effectivement le faire au port.

Mais, par contre, le navire venait prendre à son bord des troupes et du matériel de l'Armée royale marocaine qui étaient rassemblés devant la gare maritime.

L'amiral Granger-Veyron était venu saluer l'amiral La Haye, commandant l'aviation embarquée, et s'entretenir avec lui de la situation à Agadir.

Cependant les marins du *La Fayette* commençaient l'embarquement des vivres, soixante tonnes en tout, et des fûts de chlorure de chaux.

Les troupes de l'Armée royale embarquaient ensuite leur matériel de sauvetage, pelles et pioches puis les soldats marocains prirent place à leur tour sur le porte-avions.

Le départ du navire avait été prévu pour 22 heures, mais c'est avec deux heures de retard que le *La Fayette* reprenait la mer. Deux mille huit cents soldats marocains étaient à bord.

Dans la même journée, plusieurs cargos avaient chargé des vivres et du matériel à destination d'Agadir : le *Mintaka* avec de l'eau et le *Zagora* de la Compagnie Paquet qui sortait de la forme de radoub et chargeait aussitôt trois cents tonnes d'eau, quinze tonnes de légumes et cinq tonnes de désinfectant. Trois cents hommes des services de la préfecture de Casablanca montaient également à bord ainsi que des scouts. Le cargo *Bismillah* de la Fred Olsen Line, appareillait à son tour dans la soirée avec deux cent cinquante jeunes scouts et cent vingt gardes municipaux.

À Rabat, le jeudi à 16 h 30, au Palais Royal, un conseil des ministres se tenait sous la présidence du souverain. Il fut entièrement consacré à la situation à Agadir.

Le prince Hassan avait fait parvenir au roi un rapport concernant l'évolution de la situation dans tous les domaines et les mesures décidées par lui sur le conseil des techniciens.

Conjointement, le docteur Y. Ben Abbés, ministre de la Santé, faisait une communication sur la situation sanitaire. Celle-ci était satisfaisante pour l'instant, mais il importait de mettre immédiatement en application le plan élaboré la veille : désinfection à outrance.

À côté de l'image de la mort, il y a heureusement l'espoir et le visage de la vie, matérialisé par l'enfance. Ce fut un

échange de vues sur une communication du ministre de l'Éducation nationale sur le problème des enfants sinistrés, dont beaucoup sont seuls au monde. Mais il y a là une difficulté juridique. L'étude de cette question est reportée à une date ultérieure. D'ores et déjà, un centre de rassemblement des enfants rescapés et isolés fonctionne près de Rabat aux «Chênes», propriété du Service de la jeunesse et des sports.

Avant de se séparer, le souverain et les ministres décident que seule l'Entraide nationale sera habilitée à collecter des fonds destinés aux victimes du séisme. Le roi ordonne enfin au docteur Ben Abbés, ministre de la Santé, de rejoindre immédiatement Agadir. Il était 18 heures lorsque la séance fut levée.

À l'heure même où se tenait ce conseil, à Agadir, où l'on a dénombré trois mille neuf cent quarante-quatre morts, le prince Hassan s'inquiète.

